

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 39

Artikel: Geneviève : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

défauts ; ils en possèdent surtout de fort désagréables pour les touristes ; leur avidité, devenue proverbiale, va quelquefois jusqu'à l'indélicatesse ; comme tous les peuples libres, ils sont souvent grossiers, surtout les Allemands. »

Monsieur Joanne, faites donc attention que la France est libre, maintenant.

Le même ouvrage nous apprend qu'il y a en Suisse 1,575,000 célibataires. Ce chiffre nous fait frémir en songeant combien il y a encore de filles à marier.

Geneviève.

IV.

Ils vécurent ainsi quelques années. Geneviève avait atteint la première moitié de sa vingtième année. Bien des prétendants s'étaient offerts pour obtenir sa main, mais elle disait toujours qu'elle ne voulait pas se marier. Le père lui donnait raison, puis il lui répétait : — Geneviève, tu es trop délicate pour un paysan ; si je gagne mon procès, nous irons à la ville, je te donnerai aussi un boisseau de thalers pour ta dot, et alors tu pourras choisir parmi les messieurs. Geneviève, il est vrai, se mettait à rire, mais intérieurement elle donnait cependant raison à son père, elle pensait que si elle se mariait, ce ne serait jamais avec un paysan. Elle avait trop longtemps souffert de leur violence et de leur rancune, et elle éprouvait contre eux une prévention trop profonde. Geneviève pensait qu'en ville, où les gens sont plus polis et plus délicats, ils devaient aussi être meilleurs et plus braves. Les nombreuses humiliations subies par elle provenaient de ce qu'elle considérait les gens comme trop grossiers, et elle-même comme beaucoup meilleure ; en continuant de réfléchir à la vie des paysans, elle en vint à se regarder elle-même, non seulement comme meilleure que les autres, mais encore comme d'une condition supérieure et bien plus distinguée. Ce fut là son grand malheur.

§ 2.

On se trompe très fort, si l'on croit qu'à la campagne on peut vivre tranquille pour soi seul. Cela ne se peut que dans une grande ville, où les gens ne s'occupent pas les uns des autres, où l'on passe journellement devant quelqu'un sans savoir qui il est ni ce qu'il fait, où l'on court devant un homme sans le saluer et presque sans le regarder, comme si c'était une pierre et non pas un de nos semblables ; mais à la campagne, dans un village où le petit nombre des habitants se connaît, on doit en quelque sorte compte à ses semblables de ses actions et de ses démarches ; on ne peut s'isoler dans son quant à soi. Dans la Forêt-Noire, le mode de saluer change même selon la chose que l'on vous voit faire ; si vous montez la montagne, celui qui vous rencontre ne manque pas de vous dire : — Montez-vous là-haut ? Si vous descendez : — Descendez-vous là-bas ? Si vous chargez quelque chose sur une voiture : — Ne chargez pas trop ! ou bien : — Ne travaillez pas si fort ! Si vous êtes assis à vous reposer, devant chez vous ou au bord de votre champ : — Il fait bon se reposer ! ou bien : — Il fait beau ce soir. Causez-vous avec quelqu'un, le passant vous demande de même : — Qu'est-ce que vous dites de bon ? etc.

Cette intervention orale dans les faits et gestes des autres constitue une certaine communauté de la vie, qui s'étend sur tout. Mais le tableau a aussi ses côtés sombres. Que quelqu'un, par exemple, prétende arranger sa vie de telle façon qu'elle déroge aux mœurs et coutumes générales, il se trouvera exposé aux résistances et aux moqueries de tous. Les vieux garçons et les vieilles filles surtout deviennent le point de mire du sarcasme de la rue, leur célibat eût-il pour cause la pauvreté ou toute autre chose.

Aussi, plus Geneviève approchait-elle de l'époque déplorable où elle serait une vieille fille, et plus facilement usait-on à son sujet de railleries et de moqueries. Un certain dimanche, Geneviève se promenait par le village ; le Trallé, espèce

d'imbécille de village, la suivait à quelques pas. Un groupe de jeunes gens se trouvait dans ce moment devant la maison commune. Quand ceux-ci aperçurent Geneviève, l'un d'eux s'écria : — Tiens, Trallé, voici ta bonne amie ! Le Trallé se mit à ricaner tout joyeux, sur quoi les autres l'encourageaient et l'excitaient à aller donner le bras à sa belle ; Geneviève, en les entendant, se crut près de tomber à terre, de honte et de douleur. Déjà le Trallé gambadait de son côté et lui prenait le bras avec toutes sortes de grimaces, lorsque Geneviève leva sur ces jeunes gens un regard si lamentable et si ardent, que l'un d'eux se décida à prendre son parti. On ne comprit pas ce qu'il dit, car les autres riaient à gorge déployée. En ce moment arriva à Geneviève un secours inattendu. Le chien Sultan, qui l'avait suivie, s'élança tout à coup aux épaules de Trallé, le saisit au collet et l'étendit par terre. Geneviève eut alors assez de peine à faire lâcher prise à son chien, et elle passa outre. Dès ce moment, Sultan devint une autorité fort redoutée dans le village. Cet événement impressionna très fortement Geneviève, et ne fit que renforcer en elle son aversion contre les paysans.

Geneviève alla passer quelques semaines chez Melchior, à Ergenzingen ; là régnait aussi souvent le trouble, car Melchior avait une femme dure et avare, qui lui donnait à peine de quoi apaiser sa faim.

Le bourgmestre d'Ergenzingen, un veuf, père de trois enfants, venait souvent chez Melchior ; un jour, il demanda Geneviève en mariage. Geneviève était presque décidée à accepter. Elle n'avait, il est vrai, aucune inclination pour le bourgmestre, mais sa vie solitaire lui était à charge, et puis elle se réjouissait à la pensée de devenir une bonne et tendre mère pour ces petits orphelins. Mais le seigneur représenta à sa fille que le bourgmestre était un butor, qui avait très durement traité sa première femme, et il répéta plusieurs fois que, pour Geneviève, il fallait absolument un homme distingué. Le bourgmestre reçut un refus ; sa demande ayant été connue dans le bourg, les jeunes gens, enchantés qu'ils étaient de jouer une niche à cet homme sévère, lui étendirent, pendant la nuit, de la paille, à partir de sa maison jusqu'à celle de Melchior. Le bourgmestre conçut dès lors une haine profonde contre Melchior et Geneviève. Quant à celle-ci, elle retourna à la maison, et continua à partager la solitude de son père.

Plût à Dieu que Geneviève eût suivi son propre mouvement et épousé le bourgmestre ; mais elle s'acheminait vers la triste destinée qui l'attendait.

La vie de Zahn semblait devoir finir plus tôt que son procès. Cet homme, autrefois si fort, devenait maladif et languissant ; la peine et le chagrin longtemps retenus avaient, comme un ver, rongé le germe de sa vie. Souvent il restait des journées entières sans dire le mot, seulement par intervalles il murmurait quelques paroles incompréhensibles à son chien Sultan, qui posait sa tête sur la poitrine de son maître, et le regardait avec des yeux resplendissants de fidélité.

Geneviève ne pouvait pas être toujours auprès de son père, et, maintenant qu'il était malade, il sentait doublement et triplement combien il était isolé et séparé du reste du monde. Il y a bien des gens qui, aussi longtemps qu'ils sont heureux et bien portants, vivent souvent au jour le jour, abandonnés de Dieu ; mais, à l'arrivée d'un malheur ou d'une maladie, ils reviennent douloureusement à Lui, hélas ! souvent au Dieu faux de la superstition. Il en arriva de même au vieux Zahn dans ses relations avec les hommes. Tant qu'il était en santé, il avait vécu abandonné des hommes, et s'en inquiétait peu. Maintenant, rien ne lui aurait été plus agréable que d'avoir quelqu'un avec lequel il eût partagé sa chambre bien chaude, et échangé une bonne prise de tabac. Le seigneur venait souvent à la fenêtre et regardait dehors ; il se mettait même à tousser quand quelqu'un passait, mais personne ne le saluait, personne ne venait le visiter, et il refermait toujours tristement la fenêtre.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.